

L'emprise comme vol psychique

Isabelle Morin

DANS **PSYCHANALYSE YETU** 2023/1 n° 51, PAGES 27 À 37
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 1770-0078

ISBN 9782749276250

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-psychoanalyse-yetu-2023-1-page-27?lang=fr>



CAIRN · INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'emprise comme vol psychique

Isabelle MORIN

Il va s'agir d'un vol psychique et des mécanismes à l'œuvre pour qu'un être humain soit colonisé par un autre, qui tel un coucou vient habiter son psychisme, lui soustraire toutes capacités à penser et l'entraîne vers une perte de la réalité. Ce phénomène communément appelé emprise fait partie des perversions de l'usage du pouvoir. Ce dernier restera une question intemporelle et structurelle tant qu'il y aura des humains, c'est-à-dire des êtres soumis au langage. Le pouvoir n'est pas l'autorité et si, dans le règne animal, certains s'arrogent le rôle de chef de clan, il leur faut la reconnaissance du clan pour avoir autorité. Pour les humains, c'est une autre affaire, puisque certains abusent du pouvoir pour en jouir. L'Histoire a toujours été celle des pouvoirs et des guerres, d'un pouvoir de vie et de mort. Certains sujets sont sensibles à l'emprise jusqu'à tout perdre parfois même la vie, d'autres non. C'est une énigme qui intéresse la psychanalyse. La première des emprises est celle du langage qui nous soumet au signifiant qui vient de l'Autre, on parle d'aliénation. La deuxième est celle de la pulsion qui fait de nous des êtres « sans raison », dont la vie libidinale est architecturée par le fantasme. La troisième concerne la fragilité du narcissisme et le phallus symbolique.

Un espoir pourrait se dessiner pour ceux qui souffrent d'être sous influence s'ils pouvaient entendre ce qu'avancait Léon Tolstoï, à la fin de *Guerre et paix*. Il faisait valoir la force intraitable du pouvoir tout en inversant sa cause : « Le lien le plus fort, le plus indestructible, le plus lourd, le plus constant qui nous rattache à nos semblables, est ce qu'on nomme le pouvoir, et le pouvoir pris dans son sens véritable n'est que l'expression de la plus grande dépendance où l'on se trouve à l'égard d'autrui ¹. » Il inverse la croyance la plus partagée concernant celui qui a le pouvoir, en montrant la réalité de son extrême dépendance à celui qu'il soumet, ce que les dictateurs déchus nous ont largement démontré. C'est aussi la thèse de Lacan sur la relation du maître à l'esclave dans le discours du maître. Tous les

Isabelle Morin, imorin3333@gmail.com

1. L. Tolstoï, *La guerre et la paix*, 1869, Paris, Le Livre de poche, 1968, tome 2, p. 730.

dictateurs, afin de se maintenir au pouvoir, ont mis en place : propagande, culte de la personnalité, rituel de pompes et d'apparat, pour habiller leur petitesse de gloire.

Les stratégies d'emprise

Dès l'introduction de son travail sur la psychologie des masses, Freud énonce la thèse qu'il va s'employer à démontrer selon laquelle « la psychologie individuelle est aussi, d'emblée, simultanément, psychologie sociale, en ce sens élargie mais tout à fait fondée ² ». Cette thèse va nous permettre de saisir l'emprise d'un meneur sur une foule comme celle d'un prédateur sur sa proie. Les dictateurs ont tous su utiliser la trilogie : menace, chantage, intimidation, pour se faire craindre, de la même façon qu'un sujet cherche à exercer son pouvoir sur un autre. La manipulation mentale passe inaperçue tant que le sujet croit en l'Autre. Certaines cultures organisent cette crainte et le respect attendu en inventant des rites pour faire reculer l'autre, comme l'impressionnant *haka* que l'équipe néo-zélandaise de rugby mime avec furie avant chaque match pour intimider l'adversaire. Un cri sauvage, des gestes, dont le masque de la virilité n'échappera à personne, pour montrer, sous le registre phallique, qui a le pouvoir, qui a le Phallus, et on mesure d'emblée la faiblesse d'une telle vanité ! Pourtant, on a beau en rire, ça fait peur. Si le ressort de l'emprise est d'abord l'amour, vient ensuite la peur.

Les grands dictateurs qui ont fait l'histoire du ^{xx}e siècle, comme ceux qui actuellement alimentent les conflits, illustrent cet art de la manipulation mentale, nécessaire pour assurer le pouvoir d'un sujet sur un autre, ou d'un dictateur sur un peuple. Relisons *Le prince* de Machiavel pour nous remettre en mémoire toutes les ficelles qui permettent de se maintenir au pouvoir : la violence sournoise de la manipulation des esprits ou la guerre avec violence. D'autres phénomènes sociaux relèvent de l'emprise, comme celle du gourou sur sa secte, assortie de la face de soumission volontaire. Le champ de la perversion est aussi la parfaite illustration de la jouissance de l'emprise que cherche le sujet pervers sur sa victime, sauf qu'il est souvent sans le savoir l'arroseur arrosé. Les termes de pervers narcissique, de manipulation mentale, de haine viscérale, de mensonge, de propagande, de complotisme, s'imposent de plus en plus dans le vocabulaire quotidien et dans la grammaire des médias. Ces signifiants nouveaux prétendent expliquer certains phénomènes mais empêchent de penser la chose. Cette évolution de la langue recouvre en réalité des pratiques sociales où se déchaîne la pulsion de mort. Le dernier rapport de la mission ministérielle sur les dérives sectaires ³

2. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », dans *Œuvres complètes*, tome XVI, Paris, Puf, 1991, p. 5.

3. Miviludes, publié le 3 novembre 2022. Voir l'article du *Monde* « Dérives sectaires : envolée et mutation des signalements », 4 novembre 2022.

révèle que ces dernières sont bien plus vastes que les sectes multinationales, on y trouve, par exemple, des prétendues thérapies qui promettent de guérir des cancers par repirianisme ⁴, ventouses, pleine conscience ou crudivorisme. Tous les champs économiques de la société : santé, finance, marché du sexe, éducation, sont touchés. Ces nouveaux gourous savent appuyer sur le bon bouton pour provoquer la croyance et forcer la confiance.

La manipulation des masses et le meneur

Gustave Le Bon, anthropologue français du politique ⁵ que Freud cite à propos de son analyse de l'âme des masses, est au fond assez visionnaire quand il avance que nous entrons dans l'ère des foules, où ce ne sont plus les traditions politiques, les tendances individuelles des souverains, leurs rivalités qui comptent, mais qu'au contraire c'est la voix des foules qui est devenue prépondérante. Les réseaux sociaux sont la forme aboutie de cette option pseudo-démocratique. Cette analyse du pouvoir de la foule est la réponse moderne aux stratégies pour se maintenir au pouvoir que Machiavel décrit dans *Le prince*. On peut parler de la perversion actuelle de la démocratie. De nombreux hommes de pouvoir ⁶ ont cité Le Bon, dont Mussolini en 1926 qui avoue l'avoir lu trois fois, ou d'autres, comme Charles de Gaulle, intéressé par la notion de prestige que développe Le Bon.

Dans le champ privé, les stratégies déployées par le manipulateur-pervers sont connues et particulièrement mises en avant actuellement avec l'emprise des hommes sur les femmes à des fins de prédateurs sexuelles : écoute, séduction avec admiration de la victime, générosité envers elle, puis l'emprise elle-même, avec communication paradoxale, mensonge, stress, culpabilisation, menace, alternance de valorisation et de destruction de la victime, etc. Ces phénomènes font plutôt partie de la psychosociologie, qui observe et cherche à construire les comportements contemporains mais ne nous dit rien de la position d'un sujet qui prend, sans aucune empathie, pouvoir sur un autre, ni de celle de qui s'oublie, écrasé sous son influence. La notion de « consentement » qui émerge ces dernières années des témoignages de femmes ⁷, portés par le mouvement *MeToo*, illustre la difficulté et la complexité de la position du sujet au regard de la volonté de l'autre. Le harcèlement au travail est aussi un des marqueurs, non pas d'une emprise accrue, elle a toujours existé, mais du fait que la société en prend la mesure.

4. Abstention de toute nourriture et boisson.

5. Par ailleurs antisémite.

6. Mussolini dans une interview de 1926 se revendique lecteur de ce livre : « Œuvre capitale encore aujourd'hui », dit-il. Charles de Gaulle partageait avec Le Bon cette thèse de « la magie du social qui tient en un mot : le prestige » (*Le fil de l'épée*).

7. Cf. les livres récents de Vanessa Springora, *Le consentement*, ou de Camille Kouchner, *La familia grande*.

L'amour de l'objet entre identification et libido

Le terme d'emprise fait par contre assez peu partie du vocabulaire de la psychanalyse. Freud a parlé de pulsion d'emprise seulement à quatre reprises, en 1905⁸, en 1913 et 1915⁹, puis en 1920¹⁰, sans toutefois en faire un pilier de la constitution psychique, mais plutôt une des composantes de la pulsion sadique-anale. Dans son travail sur la psychologie des masses, Freud préfère parler de « pulsion sociale ». Lacan n'a pas repris ce terme en tant que concept, bien qu'il aborde par ailleurs les mécanismes psychiques propres au pouvoir, en particulier dans la mise en forme des quatre discours. Peut-être pourrions-nous saisir pourquoi ce terme n'a pas eu de destin épistémique dans la psychanalyse, alors que son écho résonne à l'heure des réseaux sociaux où s'imposent des influenceurs, autre nom du travail de l'emprise. Rappelons, pour commencer, au lecteur non averti, que pour la psychanalyse, il ne s'agit jamais d'individus, mais de sujets ; on parle de subjectivité et de sujet de l'inconscient, qui est un sujet divisé entre savoir et vérité. Cette distinction entre individu et sujet donne à chacun, grâce à la division, la possibilité de se saisir de la responsabilité de ses actes.

Freud reconnaît la perspicacité de l'analyse de G. Le Bon concernant la structure de la foule¹¹, mais il recule devant son analyse du meneur¹². Pour Le Bon, il y a deux conditions pour être un meneur : le fanatisme et le prestige. Le meneur doit être, d'une part, fanatique des idées qu'il impose et, d'autre part, habité par une puissance mystérieuse, un charme magnétique exerçant une irrésistible influence que Le Bon appelle « le Prestige ». Or, l'histoire des meneurs-dictateurs du xx^e siècle a précisément montré l'inverse¹³ : s'ils avaient un savoir-faire sur l'art de l'emprise, c'étaient des hommes médiocres avec peu de qualités personnelles. Freud donc ne reprend pas à son compte l'accent mis sur le prestige, d'autant que cette thèse sur le meneur ne laisse aucunement « apparaître les lois en jeu ». C'est donc dans sa réponse *Psychologie des masses et analyse du moi* que Freud cherche à saisir les lois du fonctionnement d'une foule au regard

8. S. Freud, « Trois essais sur la vie sexuelle », 1905, dans *Œuvres complètes*, tome VI, Paris, Puf, 2006, p. 129.

9. S. Freud, « Leçons d'introduction à la psychanalyse, leçon XXI », « Développement de la libido et organisation sexuelle », dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, Puf, 2000. Freud, à propos des pulsions sadiques-anales, parle de « pulsion d'emprise qui déborde facilement dans le domaine du cruel » (p. 338).

10. Dans *Au-delà du principe de plaisir*.

11. Je le cite : « Elle est extraordinairement influençable et crédule, elle est sans critique, l'in vraisemblable n'existe pas pour elle », ou encore « elle va tout de suite à la dernière extrémité, le soupçon exprimé se transforme aussitôt chez elle en certitude irrévocable, un germe d'antipathie devient haine sauvage ». S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », art. cit., p. 14. Freud commente le texte de G. Le Bon, *Psychologie des masses*, Paris, Alcan, 1895.

12. Le traducteur allemand du texte de G. Le Bon précise en note qu'il a traduit le terme français « meneur » par *Führer*. La traduction française du texte de Freud a repris le terme « meneur ».

13. F. Dikötter, *Comment devenir dictateur*, Paris, Les Arènes, 2022.

du meneur à qui elle se soumet, mais aussi celles de sa soumission. Il convient de rappeler le contexte historique de son travail, 1921, au moment où s'annonçait, dans la culture, l'asservissement des masses par des meneurs dont certains, comme Mussolini, sont déjà, à cette date, devenus des dictateurs.

L'organisation libidinale et l'idéal du moi

Freud va étudier ce qui préside à l'organisation libidinale d'une masse en étayant ses thèses sur sa théorie de la libido dans la formation du moi, en particulier sur deux points : l'état amoureux et l'hypnose. Il fait état de ce qui se passe au niveau de la masse, qui est la caisse de résonance des effets du développement libidinal de l'être humain. Quelle est la nature du lien entre le meneur et celui qui s'y soumet ? Freud s'appuie sur le lien le plus précoce de l'identification au père et du choix d'objet de la mère, et leur destin dans le symptôme. Je ne vais pas reprendre toute l'élaboration de Freud sur cette étape essentielle qui va aboutir à sa théorie de la libido, mais notons que l'enfant se construit entre l'identification, comme premier lien de sentiment à un objet, ici le père modèle de ce que l'on voudrait être, ou parfois avoir, et le choix d'objet sexuel, par étayage, qu'est la mère. Parmi les trois types d'identification, il prélève celle que nous appelons avec Lacan l'identification au trait unaire, proposant que cette identification par le symptôme ¹⁴ est « l'indice d'un lieu de recouvrement des deux moi, qui doit être maintenu refoulé ». Cette identification peut apparaître « chaque fois qu'il y a une communauté avec une personne qui n'est pas objet des pulsions sexuelles ¹⁵ ». L'identification enrichit le sujet, il a introjecté les propriétés de l'objet, alors que dans l'état amoureux, nous allons le voir, c'est le contraire, le moi est appauvri, il s'est abandonné à l'objet aimé en se mettant à la place de la partie constitutive du moi.

Partant de l'introjection de l'objet, Freud va étudier la nature de l'identification de masse. Pour l'éclairer, il prélève d'abord dans la mélancolie la façon dont la perte de l'objet aimé a entraîné « le cruel auto-abaissement du moi, l'auto-critique et les autoreproches, comme résultat de la vengeance du moi sur l'objet ». Il nomme idéal du moi, héritier du narcissisme originel, cette part introjectée qui exerce sa tyrannie sur l'autre partie du moi divisé. C'est donc l'objet mis à la place de l'idéal du moi qui permet de saisir comment le meneur vient en place d'idéal du moi des membres de la foule.

14. La toux pour Dora ou les pleurs dans le couvent de jeunes filles à la lecture de la lettre, S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », art. cit., p. 45.

15. *Ibid.*

L'état amoureux et l'hypnose

D'une part, l'état amoureux. Il est une parfaite illustration de ce fait. Freud le définit comme un investissement d'objet de la part des pulsions sexuelles aux fins de satisfaction sexuelle directe. Donc, comment maintenir l'amour quand le désir est satisfait ? Qu'est-ce qui fait le lien d'amour ? Dans l'état amoureux, il s'agit d'un transfert de libido entre le moi et l'objet. Ce qui est remarquable, c'est que la libido narcissique déborde sur l'objet, qui est ainsi surestimé par l'amour. L'aimé est paré de toutes les vertus de l'idéal du moi et il est soustrait à la critique. L'objet aimé sert à remplacer l'idéal du moi – « qualités que l'on peut se procurer par ce détour pour la satisfaction de son narcissisme ¹⁶ ». Dans l'amour, on observe que le moi de l'amant est dénué de revendication, de plus en plus modeste, et que l'objet, l'aimé, est de plus en plus grandiose, précieux, « il a consommé le moi ¹⁷ ». Des traits d'humilité, de restriction du narcissisme, d'auto-endommagement, sont présents dans chaque cas d'état amoureux.

D'autre part, l'hypnose. La stratégie du meneur sur la foule a la même structure que celle qu'utilise l'hypnotiseur. Le meneur est comme un hypnotiseur, qui exige et affirme, en faisant perdre à chacun la capacité d'analyse de la réalité. La structure de l'amour et de l'hypnose révèle que l'emprise tient à un transvasement de libido entre le moi et l'objet. Il vient ainsi par une sorte de forçage à la place de l'idéal du moi de chacun. Chaque membre de la masse s'identifie au même idéal du moi, ce qui crée l'illusion d'un consentement. Le lecteur peut se demander pourquoi soudain une foule aurait le même idéal du moi. La masse s'aggrave autour d'un meneur et chaque membre s'identifie à une cause qu'il croit partagée, rien ne garantissant d'ailleurs que celle-ci soit identique pour chacun. Cette croyance en un partage arase les singularités, mais ce qui les unit, c'est l'identification à, disons dans notre vocabulaire, l'objet petit *a* du meneur. Il s'agit bien souvent de la voix ou du regard qui hypnotisent. La propagande prépare en amont le terrain par un lavage de cerveau, une manipulation des idéaux, sans oublier la force d'hystérisation de la foule.

Si la thèse de Freud éclaire la prise de pouvoir d'un meneur sur la masse ou d'un sujet sur un autre, rien n'est dit de la perversion du lien au niveau du sujet qui s'inscrit très tôt entre l'enfant et son Autre. Notons par exemple deux accidents de la subjectivation, il y en a bien d'autres. Au moment où le bébé est dans l'illusion d'une toute-puissance, l'Autre l'introduit graduellement à la réalité par la privation ou la frustration, ce qui permet de traiter cette toute-puissance imaginaire entre confiance en soi et doute. Il y a de nombreuses occurrences,

16. *Ibid.*, p. 51.

17. *Ibid.*

comme les aléas du narcissisme, dans la structuration psychique entre l'enfant et ceux faisant fonction de parents, où l'on peut vérifier une perversion du lien. Par exemple, l'enfant resté tout-puissant permet parfois de saisir comment la séparation et la loi n'ont pas été introjectées de la « bonne façon ». Ou encore, certains accidents de l'identification peuvent forclure l'empathie. Il est souvent question de psychose, mais dans tous ces cas la perversion dans la psychose est au rendez-vous (cf. les dictateurs).

Ce qui est en jeu dans la perversion du lien, c'est la force de l'emprise quand un sujet détruit l'autre par le pouvoir qu'il a acquis sur lui. Si le fonctionnement du meneur de la foule et de la masse relève des lois qui structurent l'humain, il en est de même pour un sujet sous influence au regard de son persécuteur. Il est dans la position du sujet hypnotisé, sans défense, réduit à une forme d'inefficacité symbolique, il a perdu son moi, mis au service de son idéal du moi. Il s'est perdu et oublié.

Les reclus de Monflanquin

Pour illustrer ce que peut être un vol psychique, l'affaire des reclus de Monflanquin est d'autant plus éclairante qu'elle montre sur quel socle l'emprise a été l'affaire de toute une famille. Si nous nous permettons d'utiliser ce cas, c'est d'une part parce que deux des membres de cette famille, Christine une belle-fille et Ghislaine une fille, ont témoigné de cette expérience¹⁸ et d'autre part pour sa pertinence au regard de notre question.

Les onze membres de cette famille de notables bordelais, protestants, intelligents et cultivés, ont été l'otage mental d'un escroc-gourou, consulté, à l'origine, pour une affaire juridique simple. Auparavant, cet homme un peu énigmatique, après avoir conquis la confiance d'une personne de la famille, celle qui l'a présenté à tous, les a rapidement tous séduits, en faisant miroiter ses grandes compétences professionnelles. Tous semblent hypnotisés par les compétences illusoires de cet homme que nous nommerons T et tombent dans ses filets. Ce dernier laisse filtrer, au début avec modestie, entre deux phrases, des déclarations selon lesquelles il a été agent secret, a travaillé pour l'Onu, à l'Otan, puis peu à peu invente tout un tas d'autres scénarios aussi invraisemblables les uns que les autres sans qu'aucun ne remette en doute la véracité de ces allégations. La famille est subjuguée par tant de qualités. Il va profiter du savoir qu'on lui suppose sur les « complots du monde » pour persuader les membres de la famille qu'ils sont victimes d'un complot ourdi en haut lieu, complot bien sûr organisé jour après jour

18. C. de Védrières, *Nous n'étions pas armés*, Paris, Plon, 2013. G. de Védrières et J. Marchand, avec la collaboration de L. Duroy, *Diabolique*, Paris, XO éditions, 2014.

par lui-même. Du reste, dès l'annonce de ce complot, une série de catastrophes se produisent, confirmant ce dernier et instaurant dès lors une confiance absolue. Ils y voient tous la machination annoncée à leur rencontre de la franc-maçonnerie internationale, de la mafia ou de l'Otan, etc. Ils l'ont cru, car c'est une affaire de croyance, Christine et Ghislaine s'en expliquent dans leurs deux témoignages. T s'est rendu tellement indispensable qu'il leur a fait vendre tous leurs biens, maisons, propriétés familiales, officine, placements financiers, pour payer la surveillance des réseaux qui les menaçaient, et en les dépouillant tous, s'est ainsi approprié quelque 5,5 millions d'euros. Après avoir été reclus plusieurs années dans leur propriété familiale, à Monflanquin, coupés de leur famille et amis, sans sortir, parfois dans le noir pour ne pas qu'on les repère, ils ont été contraints d'aller travailler à Oxford pour échapper au complot. Un des membres, gynécologue obstétricien, a dû être jardinier, sa femme serveuse dans un restaurant. Les enfants de deux couples ont eux aussi été asservis, avec arrêt des études et travail forcé. Ils habitaient des chambres ou des appartements vétustes et donnaient 90 % de leurs salaires, vivant dans le dénuement, l'épuisement et la crainte perpétuelle d'un complot, sans cesse sous surveillance. En procédant ainsi, cet homme les a réduits en esclavage.

Parmi les membres de la famille, la grand-mère, trois enfants, leurs conjoints et cinq petits-enfants, presque tous ont été pris dans cette folie. Seulement deux des membres de la famille, Jean le conjoint de Ghislaine et Sébastien son gendre récemment marié, ont vu tout de suite que cet homme était un pantin, un « marionnettiste », un escroc de petite envergure. Preuve qu'il est donc possible de savoir. Jean, par ailleurs journaliste, n'a jamais pu convaincre son épouse et a été mis à l'index, étiqueté soudain instigateur du complot. L'escroc a fait divorcer ces deux couples. Les autres se sont retrouvés en régression infantile, soumis à une autorité qui se présentait comme bienveillante et salvatrice, sans percevoir les affabulations, et obéissant aux ordres les plus insensés, tout cela fonctionnant sans aucun rapport à la réalité. Le moi de chacun avait été annulé et le joint à la réalité n'existait plus. Christine fait part du fait qu'au fond elle savait, qu'elle avait un doute dès le début, mais qu'elle ne pouvait s'appuyer sur ce savoir devenu inaccessible. Le lecteur pourra suivre dans les témoignages les détails de cette lente descente aux enfers pour en saisir l'ampleur.

Christine, en tant que pièce rapportée dans la famille, résume le socle de la croyance qui a structuré cette famille : « le sentiment d'appartenir à une minorité discrète et fière : des aristocrates terriens protestants ». Chez ces deniers, « repose intact le sentiment de faire front, fruit de toutes les persécutions endurées, toutes les guerres menées, toutes les batailles perdues et gagnées » – ici, faire front au

complot annoncé. Elle décrit ce qu'elle appelle dans cette faille « le syndrome de la citadelle assiégée, [...] où il suffit qu'un inconnu le réveille avec suffisamment d'habileté pour qu'il reprenne vie. » Pour réveiller ce syndrome, le gourou s'est appuyé sur les signifiants maîtres communs à cette famille, en particulier la fierté discrète de l'aristocratie.

Le livre de Christine, *Nous n'étions pas armés*, décrit par le menu le quotidien des reclus, les manœuvres de tous les instants de T, les menaces pour renforcer la terreur. On vérifie comment, une fois accepté le postulat du complot contre la famille, a pu s'installer une telle emprise, une telle manipulation des esprits. On perçoit aussi comment l'effet hypnotique s'appuie sur les mêmes ressorts pour chacun, alors que la traversée subjective est singulière. Christine s'interroge sur ce qui, au plus profond d'elle, a créé ce désir éperdu d'être aimée et acceptée, car finalement elle finissait toujours par consentir, malgré son doute, pour ne pas être exclue de cette famille. De même, dans son touchant témoignage, elle précise que « tout devient possible lorsque l'on a perdu son autonomie de pensée et son libre arbitre, que l'on entretient une mésestime de soi et de son propre jugement sur le monde, tout peut être crédible quand c'est le personnage tout-puissant qui l'énonce ». Si deux membres de la famille n'ont pas adhéré à cette folie collective, sans doute est-ce parce qu'ils n'étaient pas pris dans les signifiants familiaux.

Cette descente aux enfers décrit, jour après jour, comment un abus de pouvoir vient s'emparer du « psychisme » d'une famille. Christine parle du « monde selon T », puisque, chacun ayant perdu son autonomie de penser et son esprit critique, c'est au travers des croyances de T que le monde est désormais regardé. Dans le théâtre de ce drame, le manipulateur est à l'origine, comme Freud l'avait analysé, en place d'objet aimé, admiré, survalorisé, à qui on prête un immense pouvoir, aux dépens de chaque membre et en dépit de toute réalité. Ceux-ci consentent à obéir en se soumettant jusqu'à la maltraitance, pensant que ces exigences les sauvaient du complot des francs-maçons organisé par Jean. On peut aussi penser que cela les maintenait dans leur statut d'aristocrates protestants. La plus sidérante des manœuvres est celle de l'affaire de la transmission. Ils doivent retrouver le secret de la transmission, un code sans doute. T leur annonce que « [leur] famille aurait reçu des rois de France des richesses considérables avec pour mission de les transmettre aux générations futures sans y toucher – sauf dans le cas d'une agression visant à [les] détruire. Ces richesses reposeraient dans les coffres d'une banque à l'étranger, et le moment serait venu de les récupérer pour financer le combat ¹⁹ », le combat étant celui mené par le gourou pour assurer leur onéreuse protection. Devant l'impossibilité de trouver ce code, dont

19. G. de Védrières et J. Marchand, *Diabolique*, op. cit.

on suppose que Christine est la détentric, celle-ci est enfermée quinze jours sans nourriture ni boisson, attachée à une chaise, avec la complicité des membres de la famille.

Enfin, l'interrogation inévitable : comment sont-ils sortis de l'emprise ? Christine, d'abord aidée par son employeur d'Oxford, saisit soudain l'ampleur des dégâts, et commence à réaliser le délire et l'emprise dans lesquels ils ont tous été pris. Elle peut s'enfuir en France et organiser l'exfiltration avec amis, avocat et cellule spécialisée dans la sortie des sectes, suivant la méthode américaine de l'*exit counseling*. C'est une méthode douce et très accompagnée, avec avocat, psychologue, chauffeur spécialisé dans les enlèvements, une juge de liaison française attachée à l'ambassade et la police. L'objectif est de dessiller les yeux de chacun, approché un par un. Christine dit de son conjoint qu'« il va littéralement revenir à lui-même ». Certains sont sortis de cette emprise en un déclic, d'autres ont pris plus de temps pour s'échapper de leur prison mentale. Ghislaine, celle qui avait introduit le persécuteur dans la famille, fut la plus longue à convaincre puisque, après l'incarcération de T, elle persistait à penser qu'« il n'était pas coupable mais qu'il acceptait ça pour de bonnes raisons ». Chacun va retrouver le fil de la réalité en prenant conscience de l'escroquerie, des mensonges et des faux souvenirs induits par leur persécuteur. Ils sont sortis de ce mauvais rêve avec des questions : « Impression de flotter : où est la réalité ? qui sommes-nous ? Que nous est-il arrivé ? », ce qui témoigne d'une sortie de l'hypnose que Christine nomme « libération psychique ».

Que peut la psychanalyse pour un sujet sous emprise ? S'il venait voir un analyste, ce serait plutôt à la sortie de cette traversée sauvage²⁰. On ne peut pas changer les signifiants maîtres de son histoire, ni ceux avec lesquels chacun a tissé son existence, mais une psychanalyse permet de les tisser différemment et de s'émanciper de la charge de l'Autre. Si ces signifiants nous ont fait un être pulsionnel, que je nommais précédemment « sans raison », un retissage ouvre à une vie autre, où s'écrit un nouveau destin.

Dans cette affaire, certains ont pu dire que cette famille était sous transfert²¹, mais le « transfert » au persécuteur n'est pas le transfert à l'analyste. L'expérience du transfert analytique libère et permet à un sujet qui a vécu une emprise destructrice de mesurer ce qu'il avait consenti à « transférer » de sa vie infantile sur le manipulateur. L'analyse traite la croyance en un Autre tout-puissant et le

20. Même si parfois en cours de route quelqu'un vient nous consulter, cela ne tient que peu de temps quand c'est une telle emprise. Car venir vraiment demander de l'aide, c'est déjà consentir à savoir.

21. Cf. l'introduction du livre de Christine de Védrières, de Daniel Zagury, le psychiatre qui a reçu les membres de cette famille et qui analyse très justement le transfert à cet homme sous lequel ils étaient et le transfert analytique.

sujet peut alors supporter d'être seul. Être sous emprise, c'est croire qu'il existe un Autre de l'Autre qui a le savoir et qui en conséquence mérite le pouvoir. Or, cette croyance infantile, en dépit de ce qui est généralement admis, ne perdure pas universellement pour chacun. Bien sûr, les privations sensorielles, les menaces, le chantage, toutes les méthodes d'abus du pouvoir ne sont pas sans conséquences sur les sujets et il ne s'agit aucunement de les nier, encore moins de les juger. Toutefois, tout le monde n'est pas prêt à se livrer à un Dieu, certains ne croient pas en un Sauveur omniscient et invulnérable qui soutiendrait notre fragile narcissisme.